

SYMPTÔME ET TEMPS. UNE ÉTUDE DE CAS

Je me réjouis de pouvoir apporter à notre très estimé jubilé, aux psychiatres et aux humanistes, un petit cadeau scientifique qui, mieux que d'interminables interprétations daseinsanalytiques, parvient à démontrer l'enracinement des symptômes psychopathologiques dans une modification structurelle déterminée de l'être humain en tant que totalité.

Il s'agit d'une femme de 39 ans, se présentant de façon désinvolte, comme une petite fille, sans enfant, mariée. Deux frères de la mère sont alcooliques, hormis cela il n'existe pas de tares familiales. La patiente est traitée en institution en raison d'un besoin de Seconal depuis plusieurs années, motivé par de graves états d'angoisses nocturnes. Elle souffre d'une forme polymorphe (« pseudo-névrotique ») de *Schizophrenia simplex*. Après que deux collègues compétents aient déjà souligné le caractère vain d'un traitement psychanalytique et que l'auteur lui-même se soit efforcé en vain d'établir un contact sur le chemin de l'éclaircissement de l'histoire extérieure et intérieure de la vie, les circonstances se modifièrent d'un coup, lorsque le chemin de l'*histoire (Geschichte)* fut abandonné et que l'attention fut dirigée sur la *structure du Dasein* ou être-au-monde de la patiente. Alors s'ouvrirent les portes de l'échange verbal avec elle et nous arrivâmes à un certain contact; car ce qu'elle disait alors, « elle avait déjà essayé de l'expliquer à tant de psychiatres, mais aucun ne l'avait compris ». Le récit de la patiente s'ouvrit avec la phrase aussi courte que signifiante : « *I live in two speeds*¹ (*je vis dans deux vitesses*) ».

Bien que la malade – appelons la Mary – comme la plupart des schizophrènes polymorphes, présente des traits cyclothymiques, ces manifestations, comme cela apparaît vite, n'ont pas seulement trait à des

1. La patiente parle exclusivement anglais.

« variations de l'humeur ». Indépendamment du fait que le cyclothymique et le maniaco-dépressif s'expriment verbalement de façon très différente, comme par exemple « le temps » file ou peine à passer, « la journée » passe très vite ou « la journée » se tient devant moi comme une montagne insurmontable, indépendamment de cela, il ne s'agit chez Mary pas seulement d'« humeurs » contraires successives, mais, et d'autant plus lors des états d'angoisse, de la succession temporelle extrêmement torturante de modes de temporalisation disparates, en d'autres termes d'un « vivre » simultané dans deux temps différents ou deux vitesses d'écoulement différentes¹.

Ce qui rend la vie de Mary si difficile et qui peut s'accroître la nuit jusqu'à de graves états d'angoisse, et même jusqu'à la « cruauté nue », c'est l'impossibilité de la synchronisation (sa propre expression) des deux modes de temporalisation, l'impossibilité de leur harmonisation temporelle. Mary parle certes d'une impossibilité de « synchronisation entre le corps et l'esprit », mais en réalité elle veut parler des deux vitesses, car elle pense alors aux différences temporelles entre « réflexion » ou « pensée » d'un côté, parler et agir de l'autre. Elle rapporte comme exemple que pendant que « l'esprit » conçoit une unique pensée, « le corps » prononce déjà dix mots, fait autant de gestes, réalise autant d'actions. Cela doit être un état absolument insupportable. L'enracinement du symptôme de l'angoisse et des crises d'angoisse dans une modification déterminée de la structure temporelle après tout cela saute aux yeux.

La vie dans deux modes différents de temporalisation signifie tout aussi bien d'un point de vue daseinsanalytique une vie dans deux mondes différents. La désarticulation des modes de temporalisation signifie à partir de là aussi une désarticulation « du monde ». S'il ne s'agit pas du tout ici d'un naufrage du monde (*Weltuntergang*), il s'agit cependant d'une détérioration du monde (*Weltzerfall*), d'un écartèlement du monde en deux mondes différents. Cela aussi notre malade le « sait ». Ainsi explique-t-elle un jour spontanément : « *je vis dans deux mondes de tempo différents* ». Elle justifie ceci à l'aide d'exemples précis : le premier monde est celui de son mariage, de son chez-soi, bâti sur la conviction (*belief*), ainsi que sur la

1. La suite montrera qu'il s'agit moins de véritables variations de l'humeur que de l'« intervention » plus ou moins aléatoire de l'une ou de l'autre « vitesse ». En ce qui concerne l'objection selon laquelle cette succession temporelle se produit aussi dans les états mixtes maniaco-dépressifs, il doit être opposé que dans ce cas là, indépendamment des différences dans le mode d'expression langagier, il s'agit encore d'un mode de temporalisation unitaire – on pense par exemple à l'inhibition retrouvée dans la fuite des idées, ou à la dépression querulente ou agitée, aussi difficile à décrire qu'il puisse être – tandis qu'il s'agit dans notre cas d'une « désarticulation » (*Auseinanderfallen*) du temps, ou plus justement de la temporalisation elle-même, et d'une souffrance liée à cette désarticulation.

confiance (*Vertrauen*), la croyance (*Glauben*), l'assurance (*Zuversicht*). « La conviction » est par conséquent le mode de temporalisation du soi ou de l'existence, la *fidélité* à sa propre existence et ainsi également à l'existence des autres. Nous avons ici devant nous le mode de temporalisation du présent *authentique* (*eigentlich*), un présent qui se temporalise aussi bien à partir de l'avenir que du passé. Mary elle-même caractérise alors logiquement le mariage et le chez-soi comme son *foyer authentique* (*eigentliche Heimat*), celui dans lequel seul elle pourrait « reprendre pied dans le monde ». Ce monde est représenté par son mari de dix ans plus âgé qui, bien qu'il la connaisse bien et ne l'idéalise pas du tout (elle est sa seconde femme) réussit grâce à son absolue confiance à tirer d'elle et à consolider le meilleur de son être. Le mariage ne date que de quelques années. À ce monde appartiennent aussi ses « meilleurs » amis ainsi que son médecin.

Notre patiente – elle a déjà une vie plutôt agité derrière elle – distingue de ce monde le monde des « basses » amitiés, le monde de la *sensuality* ou de la *sensualité*. Alors que là-bas elle – encore selon sa propre expression – « rend compte » à elle-même d'elle-même et du monde, ce rendre-compte-à-soi-même va ici au diable, et seule règne encore la sensualité ou la *chair* (*Leib*). Ces deux mondes s'entrechoquaient violemment l'un l'autre dès le début du traitement, alors que la patiente s'était éprise d'un jeune morphinomane bon à rien avec lequel elle voulait filer. Cette fois-ci la raison vainquit, comme on dit, dans la langue de la patiente le tempo lent de la réflexion « tranquille ». Son idéal, comme elle le disait une fois franchement, était certes le mariage, mais il était chaque année écorné par une « romance » ou une aventure amoureuse.

Il ressort de tout cela que le *symptôme* de l'*absence d'unité* ou de la disparité de la *conduite de la vie* provient chez notre malade de l'impossibilité de la « synchronisation » des deux vitesses ou « speeds » dans lesquelles elle est contrainte de vivre. Le mariage (la conviction) et les aventures amoureuses (sensualité), la réflexion tranquille et l'insouciance, l'âme et le corps, la constance qui s'étend ou le présent authentique de l'existence et la dispersion dans des incursions dans des histoires extérieures, tout cela a son arrière-plan temporel. On doit d'ailleurs remarquer que derrière ce qui prend place devant nos yeux sous la forme d'une rigidification et d'une déformation pathologiques se cache un problème fondamental de l'être humain, ou mieux du devenir de l'homme, bref un problème « anthropologique ». Nous vivons tous dans « deux vitesses ». Mais tandis que nous arrivons plus ou moins à résoudre le problème de leur « synchronisation », et quand bien même cela n'aurait lieu qu'au cours d'un long *mûrissement*, ce processus de mûrissement de notre malade

échoue. Cette désarticulation de son *Dasein* dans les deux « vitesses » ébranle sa personnalité au sens du *symptôme de dissociation*. L'impossibilité du mûrissement en raison de la dissociation de la personnalité est, c'est bien connu, le symptôme principal de la *Schizophrenia simplex*.

Si nous nous trouvions, en ce qui concerne le manque d'unité et de cohérence dans la conduite de la vie, aux frontières du normal, nous faisons cependant face à des symptômes avec lesquels ces frontières sont franchies. Le « manque d'unité et de cohérence dans la vie de l'âme » est pour le psychopathologue, et en soi, déjà un symptôme, et selon la définition de Kraepelin (reprise aussi par Bleuler), que nous avons suivi ici, le symptôme de la *distorsion (Verschrobenheit)*. Au lieu de s'en tenir, sur la base de notre seule impression, à la constatation du symptôme de la distorsion et à devoir le décrire avec des expressions moralisantes ou issues de la psychologie vulgaire – comme : bizarre, déconcertant, étrange, original, excentrique, présomptueux, maniére, vicié (Bleuler), imprévisible, impulsif, incalculable¹, etc. – notre cas montre que nous pouvons aussi comprendre le symptôme de la distorsion de façon daseinsanalytique, c'est-à-dire que nous pouvons le reconduire à une modification de la structure fondamentale du *Dasein*. L'entourage de notre malade fit tant de fois la remarque qu'elle était gauchie, et même carrément folle, qu'elle « devait » (*musste*) (sa propre expression) de temps en temps laisser peindre son automobile, habituellement peinte en bleu foncé, en blanc éblouissant ou en jaune pétant. À ce propos nous devons savoir que notre malade était fortement influencée par les couleurs : une couleur jaune vive ou grise peut la déprimer sévèrement, le mur bleu d'une chambre « la transporter de joie ». Si nous sommes encore peu renseignés sur l'interprétation temporelle des couleurs, pour autant que je sache, dans notre cas la signification temporelle du bleu foncé et du blanc éblouissant ou du jaune pétant a été obtenue tant bien que mal grâce aux indications de la malade. Le bleu foncé fait signe pour Mary vers le *raffinement* et est un signe de *bon goût*. Il appartient au monde (et par suite au mode de temporalisation) des amitiés « supérieures », des relations et des rapports mondains, spirituels, artistiques, mais aussi du mariage (le mari est artiste, la patiente elle-même s'intéresse à l'art et exerce des activités artistiques, bien qu'elle mène à côté et depuis toujours une vie active indépendante). Le bleu foncé est aussi

1. Ces expressions ne sont qu'une petite sélection issue de la littérature sur les psychopathes gauchis et la distorsion schizophrénique. Une fondation scientifique et une délimitation de toutes ces expressions est si nécessaire que nous apercevons dans la distorsion et les phénomènes connexes de la présomption, du maniéisme et de l'agitation, le délire et les hallucinations mis à part, la clé de la compréhension daseinsanalytique de la schizophrénie.

la couleur de la « conviction », expression générale de la *constance* qui s'étend et de la fidélité de l'existence. À l'encontre de cela le *blanc éblouissant* et le *jaune pétant* d'une automobile ont le caractère temporel de la *soudaineté*¹ « bondissant devant les yeux », du « sensationnel » qui s'impose et provoque, qui surgit tout d'un coup, de l'inattendu, du surprenant. Tout cela appartient, comme nous le verrons encore par la suite, à l'essence de la temporalisation de la *rapidité* et de ses *attraits* stimulants.

Mais nous n'en avons pas encore fini. Mary décrit le monde de la « sensualité », de la vitesse intensifiée, sans s'épancher davantage sur son aspect *matériel*, comme étant le monde de la *combustion rapide*, tout comme une grande flamme vient plus vite à bout d'une bougie qu'une petite. (Cette comparaison rappelle dans *La Peau de chagrin* de Balzac : un morceau de peau en cuir diminue ici d'autant plus *vite* que le héros de l'histoire s'adonne à la *passion* sensuelle).

Il serait au plus haut point remarquable que les deux modes disparates de temporalisation dans lesquels vit Mary ne soient pas décrits par elle aussi d'un point de vue *spatial* : le monde « spirituel », le monde de la vitesse la plus basse, est pour notre patiente, comme partout et toujours², caractérisé spatialement par la montée à la verticale, le monde « sensuelle » de la vitesse intense par la marche ou la progression dans l'horizontalité. La verticale se présente pour notre malade comme une *source printanière plus claire et plus haute*, l'horizontale comme *l'eau moins claire*³ du canal dominant, qui cependant ne suivrait pas un cours rectiligne mais un zigzag imprévisible. Même en rêve elle conduit un bateau à moteur très rapide sur un tel canal en zigzag. De tout cela elle remarque que ce serait justement le caractère *inanticipable* et *imprévisible*, *impétueux* et *impulsif* du monde horizontal, le monde de la « sensualité », de la vitesse élevée qui constituerait son *attrait*.

1. Le caractère temporel de la soudaineté – celui qui manque par exemple complètement au bleu, mais qui est particulièrement approprié au rouge – rend possible un langage imagé comme dans la « comparaison » avec un pétard (*Knall*) soudain ou un cri (*Schrei*) soudain (par exemple jaune pétant (*knallgelb*), rouge pétant (*knallrot*), rouge criant (*schreiend rot*), etc.) alors même que la sphère auditive exclut tout particulièrement la soudaineté. L'objection selon laquelle l'intensité jouerait un rôle dans ces combinaisons de mots ne signifie rien contre son interprétation temporelle, puisque le caractère de soudaineté et l'intensité sont intimement liés.

2. Voir mon texte sur Ibsen, l'article sur *Le rêve et l'existence*, ainsi que Gaston Bachelard, *L'air et les songes* [Paris, J. Corti, 1943].

3. L'eau claire qui monte et l'eau trouble qui descend constituent une *matérialisation supplémentaire* des « deux vitesses ».

Le caractère irrésistible de « l'attrait » de la rapidité et de la soudaineté empêche la survenue de ce que nous avons appelé la *proportion anthropologique* (voir *Henrik Ibsen et le problème de l'autoréalisation dans l'art*)¹, à savoir la proportion entre l'étendue de l'« ex-périence » (ce mot dans son sens le plus originale, le plus large) et la hauteur ou la profondeur de la réalisation de soi. C'est en raison de l'*impossibilité* d'une existence authentique, *constante*, dirigée vers la hauteur et la profondeur, en raison de l'être-tiraillé par les attraits du changement rapide de situations qui sont inattendus, imprévisibles, d'apparition soudaine et qui disparaissent tout aussi soudainement (« zigzag »), que le *Dasein* auquel nous avons donné le nom de Mary doit être décrit « anthropologiquement » comme non proportionné, et psychopathologiquement comme dissocié.

Dans le cours ultérieur du cas, le médecin perdit rapidement le principe soutien de son traitement, le mari de la malade mourut subitement d'un infarctus du myocarde. Cela représenta pour Mary le motif principal pour la décision d'arrêter de se soigner. Car le souhait passionné du mari aimé et adoré, de réaliser l'harmonisation de son déchirement grâce à ses propres efforts et à l'aide d'un médecin plutôt que d'une sédatrice, avait maintenant pour elle perdu son sens, et le médecin devait, comme si souvent, reconnaître son impuissance à l'égard du « décret de la Providence », qui contrarie un travail déjà bien difficile sans lui.

1. [L. Binswanger, *Henrik Ibsen et le problème de l'autoréalisation dans l'art*, trad. fr. M. Dupuis, Bruxelles, De Boeck Université, 1995.]